

*Chalom* (n° daté par anticipation: décembre 1935): « La paix des consciences », par M. A. Pallière. — « L'homme juif et l'enfant d'Israël », par M. G. Zerapha.

*L'homme réel* (n° 12): « L'unité syndicale et l'avenir de la C.G.T. », par M. Henri Boville. — De M. P. Ganivet: « Les entretiens de Pontigny ».

*Commune* (décemb.): M. G. Plékhanov: « Les jugements de Lanson sur Balzac et Corneille ». — Mme Ch. Despierre: « En marche ». — Poèmes de M. P. Unik.

*La Renaissance* (décemb.), fascicule consacré à l'Exposition universelle de 1937 à Paris.

*La Revue Mondiale* (1<sup>er</sup> janv.): suite et conclusions de l'enquête: « Pourra-t-on éviter la Révolution? » Celle-ci est en cours selon les uns; elle n'est pas imminente, assurent les autres. — Une jeune femme, Mme H. de C..., patronnée pour sa clairvoyance par M. G. Trarieux, annonce que 1935 nous amènera des troubles, un retour de M. Doumergue, des arrestations sensationnelles, la réforme de l'Etat, une dictature, l'intensification de l'esprit national et une diminution du chauvinisme.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

### MUSIQUE

Œuvres nouvelles. — Maurice Ravel, trois mélodies: *Don Quichotte à Dulcinée*. — Henri Martelli: *Concerto*. — Jean Françaix: *Concertino*. — Robert Casadesus: *Concerto à deux pianos*. — Concerts divers; le centenaire de Charles Lamoureux. — La deux-millième représentation de *Faust* à l'Opéra.

Trois chansons de **Maurice Ravel**, sur des paroles de Paul Morand, trois chansons variées, toutes trois charmantes, et qui, certainement, vont connaître la même fortune que les trois parties de *Shéhérazade*, nous ont été données au Châtelet en décembre. La première a pour titre *Chanson romantique*; elle est construite sur un rythme de *quajira*, danse espagnole vraisemblablement issue de l'Amérique du Sud, nous dit la notice, le mot *quajiros* désignant les populations indiennes de la presqu'île de Goajire. Complétons la notice et ajoutons que la presqu'île de Goajire est au nord de la Colombie et ferme le golfe de Maracaïbo. Je n'en savais rien avant de le chercher à l'instant dans le Larousse, et je ne résiste point à la joie de vous faire part de ma fraîche science. Il est d'ailleurs excellent et même équitable qu'un peu d'Amérique latine se mêle à Don Quichotte. Comme le dit en effet mon ami Ven-

tura Garcia Calderon, ce sont les Quichotte qui ont conquis le Nouveau Monde tandis que les Sancho restaient tranquillement les pieds dans leurs *chinelas* (ce qui dans la langue de Cervantès signifie pantoufles). Cette *quajira*, donc, est faite de mesures à 6/8 et 3/4 alternées. Et ce rythme est fort expressif. La seconde, une *Chanson épique*, est une danse basque en cinq temps, un *zorstico*, sorte de gigue; la troisième, enfin, *Chanson à boire*, est une *jota aragonese*, où le rythme est marqué par les castagnettes et où huit mesures d'un chant de guitares font la ritournelle. Ces trois chansons vont tenir dans l'œuvre de Maurice Ravel une place très haute. En leur brièveté si pleine, elles évoquent magnifiquement l'Espagne qui, toujours, hanta le compositeur, né à Ciboure. Son art que ceux qui ne l'aimaient point disaient « intellectuel », n'a pas cessé d'être volontaire et réfléchi, savant plus qu'aucun autre; son goût n'a fait jamais nulle concession; il est allé s'affinant et, lui si concis et si net, renonçant encore à des agréments qu'il jugeait inutiles. Mais ce renoncement était pourtant un enrichissement puisqu'il nous révélait davantage la personnalité de Maurice Ravel, tout le lyrisme pudiquement voilé de ce maître que d'aucuns avaient dit insensible et qui apparaît si profondément, si délicatement humain.

M. Paul Paray, qui conduisit l'œuvre nouvelle, et M. Martial Singher qui la chanta, lui ont donné l'interprétation qui convient à un chef-d'œuvre.

### §

Sous la baguette de M. Pierre Monteux, le *Concerto* de M. Henri Martelli a été révélé par l'Orchestre Symphonique de Paris — révélation à Paris, mais la première audition avait été donnée à Boston par M. Serge Koussevitzky, il y a deux ans. Ce *Concerto* est austère et si l'esprit, si la raison trouvent une sorte de joie mathématique dans cet implacable contrepoint, l'apparente sécheresse de cette musique volontaire a dérouté la plupart des auditeurs, qui n'y ont vu qu'un exercice de virtuosité agressive, et d'autant plus que cet « objectivisme » et cette sécheresse, hier encore à la mode, et qui faisaient pâmer les snobs, ne sont plus au goût du jour. Mais il y a bien autre chose dans ce *Concerto* et, pré-

cisement, les qualités que je signalais récemment dans le *Quatuor* et qui font d'Henri Martelli, même quand il dédaigne la grâce, un vrai musicien.

Le *Concertino* de M. Jean Françaix est, comme l'indique son titre, une œuvre brève, mais qui tient plus que ses promesses; ses quatre mouvements sont d'une élégance et d'un esprit charmants. Evidemment cela est sans grande prétention, mais l'adresse de l'auteur fait regretter sa concision. M. Morel, conduisant l'orchestre Lamoureux, en a traduit exactement la grâce.

## §

C'est un magnifique succès que M. Robert Casadesus a remporté à la Société des Concerts du Conservatoire avec son *Double Concerto*, succès de compositeur d'abord, et succès de virtuose auquel fut associée Mme Robert Casadesus qui tenait une des deux parties de piano; et l'œuvre comme les exécutants, tout mérita ce triomphe fort rare et qui rappelle ceux de Chopin et de Liszt dans le passé, de Serge Prokovieff à l'heure présente.

Ce qui distingue l'œuvre nouvelle de M. Robert Casadesus et la met, à mon sens, à très haut rang, c'est l'abondance, la diversité et l'originalité des idées, c'est la liberté avec laquelle l'auteur les a développées, et c'est l'indépendance de son art, l'aisance avec laquelle il domine son sujet. Il est un virtuose de l'écriture comme il est un virtuose du clavier; mais il n'est pas seulement cela, car chez lui, la solidité de la technique et la perfection du métier (du double métier, celui de compositeur aussi bien que celui de pianiste) ne font que servir une pensée qui reste l'essentiel de son art. La forme est magnifique, mais le fond ne l'est pas moins; rien de vide, rien de creux, et il nous plaît autant, à la réflexion, par ses qualités profondes qu'au premier abord par son brio. La place me manque pour analyser comme je le voudrais ce *Double Concerto*, dont les trois mouvements (*allegro giocoso*, *intermezzo* et *finale*, l'épisode central apparaissant comme une détente, avec un curieux thème de bourrée) sont également réussis.

Il faut ajouter que Mme Robert Casadesus, avec autant de

grâce que de force et de sûreté, a tenu l'une des parties de piano, et que l'orchestre, conduit par M. Philippe Gaubert, a été merveilleusement souple et brillant.

Ne quittons point la Société des Concerts, sans rendre hommage à l'effort accompli par elle depuis le début de la saison; la doyenne de nos associations porte allègrement ses cent ans passés et fait preuve d'une activité exemplaire. Des exécutions comme celles de la *Passion selon Saint Jean* (avec la Chorale Pesnaud, remarquable, avec Mmes Lina Falk, Malnory-Marseillac, MM. Planel et Hazard), des concerts comme ceux où nous entendîmes le *Concerto pour flûte et harpe* de Mozart (avec Mlle Lili Laskine et M. Moïse, merveilleux virtuoses), Mme Solange Delmas (qui possède une des voix de « coloratura » les plus pures qui soient et qui vient de chanter Rosine à l'Opéra d'une manière inoubliable, mais dont on a fort peu parlé, car elle remplaçait au pied levé Mlle Fanny Heldy), des séances comme celles que nous avons eues depuis le début de la saison exigent bien du labeur. Nous sommes profondément injustes envers les chefs d'orchestre de chez nous: nous oublions qu'ils ne disposent point des moyens exceptionnels mis à la disposition de leurs confrères étrangers en tournée et que les répétitions ordinaires doivent leur suffire, bien qu'ils ne se contentent pas d'inscrire à leurs programmes des ouvrages archi-connus des instrumentistes. Philippe Gaubert et l'orchestre de la Société des Concerts doivent être hautement félicités.

## §

C'est à M. Eugène Bigot — un excellent chef lui aussi, précis, solide, et qui a le sens exact de la musique qu'il dirige — qu'incomba le soin de célébrer le **centenaire de Charles Lamoureux**, fondateur et président de l'Association pendant vingt ans. Et ce sont les principales œuvres données en première audition par Lamoureux que M. Eugène Bigot inscrivit aux programmes des deux concerts les 29 et 30 décembre. Les noms de Chabrier, César Franck, Lalo, Fauré, P. Dukas, Vincent d'Indy, C. Chevillard, G. Charpentier, pour les Français, Wagner, Grieg, Richard Strauss, Borodine et Rimsky-Korsakow pour les étrangers illustraient ces pages

où s'assemblaient, comme en un palmarès, les plus célèbres des ouvrages symphoniques créés à Paris de 1881 à 1899.

§

Il était juste et même naturel que l'Opéra fêtât la **deux-millième représentation du Faust de Gounod**. Mais M. Jacques Rouché a voulu donner à cette fête un exceptionnel éclat, y faire participer toute la troupe, tout le personnel du théâtre. Tout Paris y est venu, deux soirs de suite, car le monument de Garnier, si vaste cependant, fut trop petit pour contenir d'un seul coup la foule désireuse d'assister à cet hommage.

Il fut magnifique et il reste inoubliable. Ce qui en fit la grandeur, ce fut l'élan, la chaleur des artistes, aussi bien ceux qui tinrent les principaux rôles, que ceux qui se mêlèrent aux choristes. Mlle Yvonne Gall dont la voix est fort belle a été une Marguerite admirable, marquant avec les plus justes nuances la grâce pudique, puis la soumission de la jeune fille à l'amour, et enfin son désespoir. M. Pernet, pareillement, interpréta Méphistophélès en très grand artiste; sa voix et son jeu, sa diction, sont la perfection même. Le rôle, galvaudé par tant et tant de basses chantantes, reprenait sa signification réelle, comme s'il s'était agi d'une création. M. Rouard est digne des mêmes éloges en Valentin, et M. Georges Thill, longtemps éloigné de la scène par un accident grave, a pu mesurer la chaleur de la sympathie que lui gardait le public. Quant à Mlle Ferrer en Siebel, elle peut, elle aussi, être proposée pour modèle; son goût, la beauté de sa voix, la simplicité et le naturel de son jeu méritent les meilleurs éloges et elle a montré que pour des artistes de sa valeur il n'y avait pas de « petits » rôles. De même M. Narçon en Wagner et Mme Lapeyrette en Dame Marthe. Le quatuor du jardin, en particulier, n'a certainement jamais été chanté d'une manière aussi remarquable.

Mais les plus vifs éloges doivent aller à M. Philippe Gaubert qui a tenu cette gageure de « remettre à neuf » — c'est-à-dire de lui rendre son lustre — une partition dont le succès même avait terni l'éclat. On imagine difficilement le nombre de traditions parasites, d'erreurs de mouvement, de complai-

sances de toutes sortes introduites par un long usage dans une œuvre que tout le monde au théâtre et dans le public croit savoir — prétexte à se contenter de ce que l'on sait, en effet, et sans se soucier de contrôler ce savoir. L'œuvre originale disparaissait en vérité sous une couche de poussières. On l'en a débarrassée et c'est un travail plus difficile, plus délicat qu'une création. Le public a montré qu'il en comprenait l'importance et l'opportunité.

RENÉ DUMESNIL.

### ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — A. Poidebard : *La trace de Rome dans le désert de Syrie. Le Limes, de Trajan à la conquête arabe. Recherches aériennes* (1925-1932); Geuthner 1934. 1 vol. de texte, un portefeuille de planches. — Du Mesnil du Buisson : *La technique des fouilles archéologiques. Les principes généraux*; Geuthner, 1934. — Steven Runciman : *La Civilisation byzantine*; Payot, 1934. — La restauration des mosaïques de Sainte-Sophie, par M. Whittemore. — Dr F. Brunet : *Œuvres médicales d'Alexandre de Tralles. I. Alexandre de Tralles et la médecine byzantine*; Geuthner, 1933. — Le millénaire de Firdousi et sa célébration en Perse.

Une conquête aussi étendue que le fut celle des Romains exigea un esprit de méthode, sachant choisir la meilleure solution possible pour la défense des territoires annexés, selon la nature du terrain à défendre et celle des populations antagonistes. La fortification des frontières syriennes, du **limes**, d'abord contre les Parthes, ensuite contre les Sassanides, si elle ne répond pas à ce que fut la fortification romaine en tous pays, est du moins un des travaux qui fait le plus d'honneur au génie de Rome et montre l'esprit de ressource des ingénieurs des Césars. Aux Parthes, puis aux Sassanides, dont l'arme principale était une cavalerie, soit légère, aux avancées rapides, soit de choc, Rome opposait la masse de ses légions et, comme auxiliaires, les troupes palmyréniennes, dont la tactique était celle de leurs adversaires. Mais il fallait fermer pratiquement cette étendue de près d'un millier de kilomètres qu'était la frontière de la province de Syrie. La défense se fit en profondeur; des routes parallèles, jalonnées de forts et reliées entre elles, constituèrent un gigantesque réseau de « barbelé », assez résistant pour s'opposer à l'infiltration et au passage des Asiatiques.

On doit au Père Poidebard la restitution de cet ancien